



La sémiotique et l'énonciation : quels rapports ? Semiotics and enunciation: what relationship?

Rachid EL AKLI

Laboratoire : Langues, Cultures et Communication

Docteur en Sciences du langage

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Université Mohammed Premier

Oujda, Maroc

Abstract: Le présent article retrace l'évolution de la relation entre la sémiotique et l'énonciation et aborde les différentes conceptions de cette dernière dans la littérature sémiotique.

La relation entre la sémiotique et l'énonciation a profondément évolué. À l'éviction initiale, répond actuellement une présence accrue. En effet, dans un souci d'objectivité, la sémiotique narrative a choisi, dès le départ, de barrer les données énonciatives de son champ de pertinence. Greimas, le fondateur de l'École de Paris, a appelé à une analyse sémiotique, fondée sur l'immanentisme. Le texte doit être considéré en lui-même et pour lui-même abstraction faite de ses conditions d'apparition. Il fallait couper le cordon ombilical liant le discours à son sujet.

Mais, progressivement, l'énonciation va trouver sa place dans l'édifice sémiotique. D'une simple instance présupposée par la présence même de l'énoncé, elle représente, à présent, le foyer de référence à partir duquel tout le discours se construit. Elle n'est plus imposée par une nécessité logique seulement, mais elle est constitutive du discours lui-même. Encore plus, l'énonciation renvoie à une opération métadiscursive. Elle est déterminante de l'existence même du discours. Celui-ci ne peut être conçu indépendamment de l'instance énonçante qui l'oriente et le prend en charge.

Keywords: sémiotique, énonciation, subjectivité, discours, texte.

Digital Object Identifier (DOI): <https://doi.org/10.5281/zenodo.15713627>

1 Introduction

L'histoire de la sémiotique et de l'énonciation a connu une évolution considérable. Dans les premières années de développement de la théorie sémiotique entre les années soixante et soixante-dix, l'énonciation a été évitée au nom de l'objectivisme scientifique. Greimas lui-même a préconisé l'éviction des traces de la subjectivité de l'analyse textuelle pour fermer la porte à l'ontologie où se sont engagées les études littéraires de l'époque et « *garantir l'homogénéité de la description* » (Algirdas Julien Greimas, 1966, 154). Le sémioticien devait considérer le texte

comme une organisation hiérarchique dont la signification est le résultat d'un jeu interne de relations. Cette éviction est due peut-être au genre de textes sur lesquels, les sémioticiens de ces années, mettaient à l'épreuve leur modèle théorique. En effet, la plupart des applications se faisaient sur des contes, des mythes, ou des textes narratifs. Ce qui caractérise ces derniers c'est la prédominance de la troisième personne et donc la rareté des marques de subjectivité à part dans le cas des dialogues où cette énonciation rapportée ne fait que simuler l'énonciation véritable et était de moindre intérêt pour l'analyse. En cela, Greimas disait que le cheval et le « il » sont les plus grandes inventions de l'homme.

C'est au texte seul que doit se consacrer l'analyste, et au-delà de lui, point de salut. La signification textuelle est la résultante de l'ensemble des rapports internes qui mettent en relation les composantes textuelles. Le principe de clôture met entre parenthèses tout ce qui a trait à l'amont et à l'aval du texte. Par amont, il faut entendre l'expérience du sujet parlant et par aval la réception du texte et son actualisation par un acte de lecture déterminé. Ni les conditions de production ni les conditions de réception ne sont prises en compte par la sémiotique narrative. Seules comptent alors la configuration et l'organisation propre du texte. « *La sémiotique percevait l'énonciation et sa situation* » comme l'entrée de droit de l'univers extralinguistique dans l'immanence si laborieusement construite de l'objet-langage » (Denis Bertrand, 2000, 50)

Toutefois, cette position greimassienne de départ va être reconsidérée par la suite. La confrontation des sémioticiens avec des textes dans lesquels les marques de subjectivité sont importantes va ouvrir la porte à l'intrusion progressive de l'énonciation dans le domaine sémiotique. Ce qui a été chassé, auparavant, par la porte entre, désormais, par la fenêtre et la sémiotique connaît, nolens volens, un « retour du refoulé ».

Le premier axe de cet article s'intéresse à la mise en exergue de la place de l'énonciation dans la sémiotique. Une telle place a connu une évolution considérable allant de l'exclusion complète au nom de l'objectivisme scientifique à la réhabilitation. Négligée au départ, l'énonciation est au centre de la théorie sémiotique. Quant au second axe, il aborde les différentes conceptions de l'énonciation. C'est l'occasion de passer en revue les trois conceptions majeures de cette notion pour aboutir aux considérations relatives à la perspective du discours en acte.

2 « Le retour du refoulé »

Dès que Greimas s'était confronté à des textes où prolifèrent les marques de l'activité énonciative du sujet, tel le texte poétique, il s'est trouvé contraint de revoir sa position théorique. De l'éviction, l'énonciation est timidement introduite. La nécessité de faire place au sujet d'énonciation dans l'architecture théorique s'impose d'autant plus que n'importe quel énoncé peut recevoir, lui-même, une analyse selon les principes de la sémiotique. Ainsi, et en soumettant l'acte même de production de l'énoncé à l'examen sémiotique, il est plausible d'y voir un faire où il y a présence de trois actants : un sujet opérateur, un sujet d'état et un objet de valeur. À ce titre, cet objet relevant de la modalité du /savoir/ se conjoint ou se disjoint avec un sujet destinataire par le biais d'un faire énonciatif. La seule présence de l'énoncé considéré comme actant objet présuppose logiquement l'existence d'un actant-sujet d'énonciation qui lui est conjoint. « *La place de l'énonciation est reconnue dans la mesure, et dans la mesure seulement, où elle est logiquement présupposée par l'existence de l'énoncé [...] c'est donc seulement à partir des connaissances que nous avons de l'énoncé que cette instance peut être appréhendée selon une démarche en amont et non l'inverse* » (Ibid., 52). Dans cette optique, il est impossible de connaître le sujet de l'énonciation de façon complète. Il n'est saisi que partiellement à partir des traces qu'il laisse dans son énoncé. « *On [ne peut] concevoir la définition du sujet de l'énonciation autrement que par la totalité de ses déterminations textuelles* » (Algirdas Julien Greimas, 1982, 21)

Mais, l'énonciation ne gardera pas pour longtemps cette présence timide dans le champ sémiotique. D'une simple opération présupposée par la présence même de l'énoncé, elle sera désormais considérée comme une médiation entre le système virtuel de la langue et son actualisation dans un acte de discours bien déterminé. En termes sémiotiques, tout le parcours génératif depuis sa structure profonde jusqu'à sa structure de surface n'est qu'une architecture virtuelle élaborée par la société et emmagasinée dans la mémoire collective. Les formes culturellement construites et mises à la disposition des sujets parlants passent, par l'opération de « mise en discours », de leur mode d'existence virtuel à l'actualisation sous forme de structures discursives avant qu'elles ne soient réalisées dans des actes concrets de parole. Mais le discours ainsi réalisé, comme déjà dit, ne se limite pas seulement à un

passage du virtuel à l'actuel, mais il peut lui-même par acte inverse de potentialisation remodeler les structures collectives, voire inventer d'autres qui rejoignent par l'usage le système pour qu'elles fassent à leur tour partie du patrimoine linguistique et sémiotique commun.

Toutefois, le rapport entre l'énonciation et la langue ne s'arrête pas au niveau de cette dialectique de l'innovation et de la sédimentation, il concerne encore plus la signification même que revêt le concept d'énonciation dans l'économie générale de la sémiotique du discours. Sachant bien que l'outil fondamental du travail scientifique est bel et bien le concept. C'est grâce à lui que la science subsume le divers et le chaotique sous une seule idée et met en forme les données de l'expérience. Mettre de l'ordre dans le désordre apparent, agencer et structurer, telle est la mission fondamentale de la science. Or, le concept n'est pas donné, mais il est le résultat d'une construction. Il arrive, donc, souvent que ces constructions soient dissemblables. En d'autres termes, il est probable que les savants utilisent les mêmes dénominations, pourtant, ils ne visent pas la même idée conceptuelle. La dénomination cacherait une différence notable dans la compréhension du même concept. C'est pour cela qu'il est impératif de rester toujours méfiant à son égard. Tel est, à juste titre, le cas du concept d'énonciation. Si la plupart des linguistes utilisent le même terme, les définitions qu'ils en donnent ne se recouvrent pas toujours. À cet égard, il est aisé d'en distinguer, grosso modo, trois conceptions majeures : la subjectivité, la praxis énonciative et le centre de référence.

3 Trois conceptions de l'énonciation

3.1 La subjectivité

Depuis la fameuse définition de Benveniste de l'énonciation comme « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation », les deux notions d'énonciation et de subjectivité sont quasiment indissociables. D'ailleurs, dans les recherches qui ont suivi les deux tomes de Problèmes de linguistique générale, chaque fois que le mot énonciation est évoqué, il est pris directement pour synonyme de la subjectivité du locuteur. Le grand livre de Kerbrat-Orecchioni sur ce concept porte comme sous-titre « de la subjectivité dans le langage » et qui n'est qu'une reprise du titre d'un chapitre du premier tome des Problèmes de linguistique générale. L'importance de cette notion apparaît quantitativement à travers les vingtaines d'occurrences du terme de subjectivité, ne serait-ce que dans le premier tome.

La subjectivité, pour Benveniste, désigne « la capacité du locuteur à se poser comme « sujet ». Elle se définit non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même, mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble, et qui assure la permanence de la conscience. » (Emile Benveniste, 1966, 260). Cette totalité ou unité qui permet d'unifier en un tout les faits divers et disparates de l'expérience, n'est possible que par le biais du langage. La notion de sujet chez Benveniste trouve son fondement dans le discours « est ego qui dit ego ». Sans dire, sans langage, la subjectivité, la conscience d'unité ne serait pas possible.

Cependant, il y a plusieurs façons de rendre compte de la subjectivité dans le langage. La présence du sujet par rapport à son dire a pris dans la recherche plusieurs directions. L'une des plus célèbres est celle qui consiste à transcender le discours pour examiner les conditions où il a eu lieu. L'extralinguistique devient dans ce cas déterminant pour l'intralinguistique. En littérature, par exemple, la critique générative, la théorie marxiste littéraire, les recherches biographiques relatives à la conception romantique du génie de l'écrivain ; toutes ces approches reposent sur l'étude du sujet du discours. Elles visent essentiellement les différentes influences (idéologique, historiques, économique, etc.) qui ont été à l'origine de la production littéraire. Le texte est conçu comme miroir d'une réalité extérieure à lui. Si, alors, dans cette perspective, le sujet est présent dans son discours, c'est en tant que porteur et véhicule d'une idéologie ou d'une psychologie qui se déversent sur le texte et l'orientent parfois à l'insu même de l'écrivain. Les conditions de production de l'œuvre s'y reflètent nécessairement et il est possible d'effectuer un mouvement de va-et-vient entre le texte et son contexte dans la mesure où celui-ci s'exprime dans celui-là et que le texte n'a de sens que dans son contexte.

Or, du point de vue de Benveniste, la subjectivité ne consiste pas à étudier les conditions dans lesquelles le discours est né. Si le sujet s'approprie un appareil formel de l'énonciation pour s'exprimer, c'est inversement grâce à ce dispositif linguistique qu'il se révèle. C'est pour cela que toutes les études inscrites dans la linguistique de l'énonciation sont en quête des empreintes que le sujet laisse dans le discours. Ce sont ces traces qui renvoient au locuteur et qui ouvrent le texte sur les paramètres énonciatifs.

À vrai dire, dans le discours, celui qui énonce ne se contente pas de transmettre une information, comme il est de mise dans la théorie de la communication ou dans la conception transparente de la langue. En plus de cela, il affiche, par des marques formelles spécifiques, son attitude vis-à-vis de ce qu'il dit. L'opacité est une propriété inhérente à la langue en emploi et le discours est suis-référentiel, c'est-à-dire qu'il renvoie à son énonciation. C'est dans ce cadre qu'il est possible de comprendre la distinction fameuse faite par Benveniste entre les deux systèmes d'énonciation en concurrence. D'une part l'histoire où les événements « semblent se raconter d'eux-mêmes » et dont les marques de subjectivité sont absentes. D'autre part, le discours où le sujet affiche ouvertement sa présence par des pronoms personnels, des modalisateurs, etc.

Dépasant cette dichotomie benvenistienne, Maingueneau a tenté de l'élargir en distinguant non pas le discours et l'histoire, mais un plan embrayé et un plan non embrayé. Le premier recouvre le plan de discours propre à Benveniste, le second a été étendu pour le sortir de la narrativité où celui-ci l'a enfermé. De ce fait, le plan embrayé ne concerne pas uniquement le récit, mais aussi les proverbes, le discours scientifique, les maximes, etc.

Cependant, si tout discours est le produit d'un locuteur, la subjectivité ou l'objectivité ne sont, à juste titre, que des stratégies du sujet de l'énonciation. Dans le discours, soit ce dernier choisit d'afficher clairement sa présence et il produit des énoncés subjectifs, soit il choisit ou souvent est contraint (comme dans le cas de la rédaction de la thèse où le doctorant doit se soumettre aux exigences de l'institution universitaire et aux normes rédactionnelles qui y sont en vigueur) de s'effacer de son discours pour produire un énoncé objectif. L'objectivité est donc pour la linguistique et a fortiori pour la sémiotique n'est qu'un effet de sens résultant d'un agencement particulier de ce qui est dit ou écrit.

Le dévoilement ou l'effacement de l'identité du sujet conduit à une autre conception de l'énonciation inséparable du problème de la subjectivité. Cette conception remonte surtout à la sémiotique standard. En effet, celle-ci y voit non pas une opération visant la transmission d'une information ou un simple /faire savoir/. Elle est surtout un /faire croire/, une manipulation. Dans ce cas, l'énonciateur procède à un faire persuasif où il a pour but de /faire-faire/ quelque chose à l'énonciataire. Celui-ci, de son côté, exerce un faire interprétatif qui mène soit au /croire/ soit à un /ne pas croire/ et par conséquent obéir ou désobéir. C'est dans cette perspective de manipulation que se comprend le voilement ou le dévoilement de l'identité de la subjectivité dans le langage.

3.2 L'impersonnel de l'énonciation : la praxis énonciative

La considération de l'énonciation en tant que subjectivité résultant de l'appropriation individuelle de la langue, laisse penser qu'elle est à rabattre sur le domaine de l'individuel. D'ailleurs, la notion même de « subjectivité dans le langage » et son étude corrélatrice à travers les catégories de la personne « je-tu » font pencher du côté de cette interprétation. Dans cette optique, la dichotomie saussurienne langue/parole n'a pas perdu de son éclat. Il est question, en réalité, de distinguer deux domaines différents. Celui de la nécessité et de la contrainte associées à la langue conçue comme système de signes, d'une part, et de l'autre, celui de la liberté inhérente à la parole. Dans cette dernière, il n'y a que de l'individuel, du particulier, dans la langue, en revanche, il n'y a que du social.

Cependant, le binarisme s'avère toujours réducteur et ces frontières imperméables établies entre la langue et la parole ne reflètent pas la réalité des choses. Pour mieux saisir les rapports complexes entre la part du social et de l'individuel dans le discours en acte, il est nécessaire de revenir aux propositions de Hjelmslev. Celui-ci a choisi, à bon escient, de remplacer la dichotomie langue/parole du linguiste genevois par celle de schéma/ usage. Il n'est pas question d'une affaire de substitution de termes à d'autres fortuitement, mais cela traduit un changement dans la conception du système lui-même. Si le schéma correspond à la langue saussurienne, le terme « usage » ne recouvre pas celui de parole. En réalité, « la parole renvoie exclusivement à l'exercice libre et individuel de la langue ; présentée comme la promesse d'une créativité indéfinie, alors que l'usage renvoie à l'inverse aux pratiques peu à peu sédimentées, par les habitudes des communautés linguistiques et culturelles au cours de l'histoire » (Denis Bertrand, op. cit., 54).

Dans cette optique, la structure n'est plus de l'ordre du fermé, du clos sur lui-même, mais de l'ouvert. En effet, la structure est le lieu de combinaisons infinies et de virtualités indéfinies. C'est par le biais de l'usage que la communauté linguistique, à une époque donnée, actualise certaines combinaisons et laisse d'autres en puissance.

L'histoire n'est plus conçue comme ce danger qui menace la stabilité de la structure en l'ouvrant sur les aléas du temps, mais c'est elle qui participe de la fermeture de la structure et donc ferme la voie à l'émergence des significations nouvelles. En ce sens, l'usage « désigne la structure fermée par l'histoire » (Algirdas Julien Greimas, 1970, 110). En réalité, « l'homme dans la langue » est soumis à deux ordres de contraintes : des contraintes en rapport avec le système fonctionnel de la langue et des contraintes liées à l'usage et aux pratiques sociales de référence (les genres, les schémas discursifs, la phraséologie, les stéréotypes, etc.).

La praxis énonciative remet donc en question la notion d'invention et de créativité infinies associées à la parole ou de façon générale au discours. Toute énonciation fait partie intégrante d'une praxis où les énoncés ne sont pas exclusivement régis par la volonté du sujet, mais celui-ci se trouve contraint à se soumettre à des pratiques culturelles et à des schémas discursifs préétablis par la société et l'usage. « L'énonciation individuelle ne [peut] être envisagée indépendamment de l'immense corps des énonciations collectives qui l'ont précédée et qui la rendent possible. La sédimentation des structures signifiantes résultant de l'histoire détermine tout acte de langage » (Denis Bertrand, 55).

Les frontières entre le social et l'individuel ne sont pas aussi étanches que le laisse croire la dichotomie saussurienne langue/parole. Le discours est le produit d'une dialectique entre l'innovation et la sédimentation. Si elle puise ses énoncés dans des schémas culturels fossilisés par l'usage, l'énonciation peut aussi introduire de nouvelles significations et combinaisons que celui-ci n'avait pas prévues. Par la pratique, ces inventions énonciatives, de particulières deviennent générales et se sédimentent pour intégrer le système. « La praxis récupère des formes schématisées par l'usage, voire des stéréotypes et des structures figées, elle les reproduit telles quelles, ou les détourne et leur procure de nouvelles significations » (Jaques Fontanille, 2003, 271).

De la conception de l'énonciation comme praxis, Fontanille tire plusieurs implications qui renvoient dos à dos et la domination sans partage du système linguistique selon les structuralistes et la créativité infinie liée à une certaine idée de l'énonciation. Ni le système tout seul ni l'énonciation ne sont à l'origine du discours. Le premier parce qu'il suppose une histoire de la praxis, des usages, stockés en mémoire collective. La seconde parce qu'elle ne se réduit pas à une simple appropriation du système, une actualisation de celui-ci, mais « elle contribue à le remodeler et à le mettre en devenir » (Ibid., 273). En d'autres termes, c'est grâce au discours que les usages évoluent et que la structure se met à bouger. C'est lui qui instille le nouveau dans l'ancien. Fontanille, donc, considère que la praxis énonciative est interactive, « spatialement, elle puise des formes dans un espace de schématisation qu'elle modifie et nourrit à son tour. Temporellement, elle dépasse l'opposition entre synchronie et diachronie » (Ibid., 273). La praxis énonciative est panchronique.

3.3 Le foyer de référence

La plupart des recherches sur l'énonciation s'emploient à repérer les marques de la subjectivité dans le discours. Pour ce faire, elles s'appuient sur les travaux de Benveniste et plus particulièrement sur son article programmatique « l'appareil formel de l'énonciation ». L'inscription du sujet dans ses énoncés se manifeste grâce aux diverses formes linguistiques dont les principales sont la première et la deuxième personnes. À ces dernières s'ajoutent d'autres faits grammaticaux qui revêtent une signification nouvelle quand ils sont rapportés à la langue en emploi. C'est le cas des temps verbaux, des modalités de phrase (déclarative, interrogative et impérative). Tous ces indices révèlent la présence de l'énonciateur dans le discours.

Or, ces recherches, aussi prometteuses soient-elles, s'inscrivent toujours dans la ligne directrice d'une énonciation terminée, d'un discours achevé et complet. C'est dans la saisie après coup que les énoncés contiennent les traces du sujet de discours. Cependant, l'énonciation ne se réduit pas la subjectivité. La confusion entre ces deux notions remonte selon Fontanille, à Benveniste. Celui-ci effectue un double déplacement « discutable » : de l'instance de discours à la personne et de celle-ci à la subjectivité. En réalité, la personne n'est point une donnée universelle présente dans toutes les langues. Il s'agit, en réalité d'un fait culturel qui diffère d'une culture à une autre. L'exemple du japonais est très significatif. Dans cette langue, « le centre à partir duquel s'organise le discours est le « il », la communauté, le domaine public ; le « je » [...] renvoie, en revanche, à la sphère privée et non à la subjectivité. C'est un lieu de repli, sur les marges d'un champ social et public propre à cet univers culturel » (Emil Benveniste, 263).

De ce point de vue, il est donc nécessaire de distinguer entre énonciation et subjectivité. La première désigne un champ de présence, une prise de position de l'instance de discours, à partir desquels tout le discours s'organise. C'est un centre de référence auquel tout produit langagier se ramène. Elle est donc « *indépendante des effets de personne et de sujet* » (Ibid., 265). « *Tout s'ordonne autour de la position de l'instance de discours* » (Ibid., 259).

De cette nouvelle conception de l'énonciation comme foyer discursif découle encore une autre différence entre elle et les actes de langage. Généralement, il y a eu hésitation concernant le rapport entre la théorie de l'énonciation et la pragmatique. En dépit de la différence des traditions, Anglo-saxonne d'une part et Européenne ou continentale de l'autre, les deux théories étaient presque souvent apparentées. Toutefois, la perspective du discours en acte permet de conclure à la primauté de l'énonciation sur les actes de langage. En effet, si ces derniers sont des actes de discours, l'énonciation est un acte métadiscursif, elle « *est, en effet, non pas l'acte de langage lui-même, mais la propriété du langage qui consiste à manifester cette activité* » (Ibid., 269). C'est l'acte discursif par lequel tout acte de langage est possible.

Vue comme acte métadiscursif, l'énonciation se caractérise par deux opérations prédictives fondamentales. D'abord, l'assertion de l'énoncé. C'est la prédication d'existence. Elle révèle que quelque chose arrive, advient et surgit dans le champ de présence de discours. Ce sont les modalités qui permettent de préciser le degré de présence et attribuent à l'énoncé un mode de présence (virtuel, actuel, réalisé et potentialisé). Ensuite, la seconde prédication est appelée par Fontanille, la « *prédication assumptive* ». Dans ce cas, ce qui arrive au champ de présence du discours est rapporté à l'instance du discours, à sa position. C'est ici qu'interviennent la structure déictique et l'autoréférenciation. Mais, en plus de ce qui advient à l'instance d'énonciation, il y est question aussi de la présence de l'instance elle-même à ce qui entre dans son champ. C'est une présence double, présence du monde à l'instance de discours et présence de celle-ci au monde.

4 Conclusion

La sémiotique du discours diffère ainsi de la sémiotique narrative en ce qu'elle appréhende non pas le discours-énoncé, fini et achevé, mais le discours en acte. Dans la première optique, la signification n'est saisie qu'après coup, a posteriori, une fois le discours terminé. Cela est dû à la centralité de la notion de transformation qui ne peut être appréhendée qu'eu égard à ses conséquences. En revanche, la perspective du discours en acte tente de saisir le sens dans son devenir. En conséquence, l'énonciation y occupe une place centrale puisque le discours est conçu comme un « *procès de signification ou en d'autres termes, à la fois l'acte et le produit d'une énonciation particulière et concrètement réalisée* » (Jacques Fontanille, 1999, 16). La sémiotique a affaire au discours et non pas uniquement au texte, c'est-à-dire qu'elle rapporte ce dernier à l'énonciation vivante qui lui a donné naissance.

Références

- [1] BERTRAND, Denis (2000), *Précis de sémiotique littéraire*, Nathan, HER, Paris.
- [2] BENVENISTE Emile (1966), *Problèmes de linguistique générale I*, Gallimard, Paris.
- [3] FONTANILLE, Jacques (2003), *Sémiotique du discours*, PUL, Limoges.
- [4] FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature : Essais de méthode*, PUF, Paris.
- [5] GREIMAS Algirdas Julien (1970), *Du Sens*, PUF, Paris.
- [6] GREIMAS Algirdas Julien (dir.) (1982), *Essais de sémiotique poétique*, Larousse, Paris.
- [7] GREIMAS Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, PUF, Paris.